

SF MYSTERE

L 3.42

M5

1935

KÂÂ



Et puis les chiens parlaient...

FLEUVE NOIR

023580950

823

*Collection dirigée
par Daniel Riche*

FLEUVE NOIR

SF

D4
1959
6707

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS FLEUVE NOIR

- Silhouettes de mort sous la lune blanche* (1982)
La princesse de Crève (1984)
*Il ne faut pas déclencher les puissances nocturnes
et bestiales* (1985)
Respiration de la haine (1985)
On commence à tuer dans une heure (1986)
La fiancée du vieux renard (1987)
Rendez-vous à Forbach (1988)
Trois chiens morts (1992)
Le marteau (1994)
24 000 années (1996)
On a rempli les cercueils avec des abstractions (1997)

ET PUIS LES CHIENS PARLAIENT...

DANS LA MÊME COLLECTION

- | | |
|----------------------------------------------|-----------------------------|
| 1. <i>La Citadelle de cristal</i> | Michel Honaker |
| 2. <i>L'ombre de Mars</i> | R. Clarinard et M. Ollivier |
| 3. <i>Double jeu</i> | G. Elton Ranne |
| 4. <i>Le cri de l'asphalte - 1</i> | Serge Séguret |
| 5. <i>La cicatrice du Chaos</i> | Serge Brussolo |
| 6. <i>L'ange de la vengeance</i> | Frank Rich |
| 7. <i>L'odeur de l'or</i> | Christian Vilà |
| 8. <i>Le Niwaâd</i> | Jean-Christophe Chaumette |
| 9. <i>Plus proche que
vous ne pensez</i> | Philippe Rendorf |
| 10. <i>Le sang des immortels</i> | Laurent Genefort |
| 11. <i>Equilibre</i> | Alain le Bussy |
| 12. <i>La cité des motards - 2</i> | Serge Séguret |
| 13. <i>La pierre Makatea</i> | Brice Pelman |
| 14. <i>L'atoll des Bateaux Perdus</i> | G.-J. Arnaud |
| 15. <i>L'aube incertaine</i> | Roland C. Wagner |
| 16. <i>Planète des vents</i> | Jean-Michel Calvez |
| 17. <i>Le bâtard</i> | Christophe Loubet |
| 18. <i>L'exil</i> | Christophe Loubet |
| 19. <i>Iceflyer</i> | Christian Vilà |
| 20. <i>Chute libre</i> | G. Elton Ranne |
| 21. <i>Hors piste - 3</i> | Serge Séguret |
| 22. <i>Yanis, Déesse de la mort</i> | Valérie Simon |
| 23. <i>Sinièn, Déesse de la vie</i> | Valérie Simon |
| 24. <i>L'ange des profondeurs</i> | Serge Lehman |
| 25. <i>Le continent déchiqueté</i> | Laurent Genefort |
| 26. <i>Les Illuminés</i> | G.-J. Arnaud |
| 27. <i>La résolution Andromède</i> | Franck Morrisset |
| 28. <i>Les trois coups du démon</i> | Frank Rich |
| 29. <i>Aux yeux la lune</i> | Michel Jeury |
| 30. <i>La piste indigo</i> | Daniel Chabeuil |
| 31. <i>La route du Sud</i> | Alain le Bussy |
| 32. <i>Casino perdu</i> | Michel Pagel |
| 33. <i>Fiançailles</i> | L. Alliet et N. Cluzeau |
| 34. <i>Epousailles</i> | L. Alliet et N. Cluzeau |
| 35. <i>La cité sans mémoire</i> | Raymond Clarinard |
| 36. <i>Le sang du monde</i> | G.-J. Arnaud |
| 37. <i>Et puis les chiens parlaient...</i> | Kââ |
| 38. <i>Poupée aux yeux morts</i> | Roland C. Wagner |
| 39. <i>Cyberkiller</i> | Jean-Marc Ligny |

KÂÂ

ET PUIS LES CHIENS
PARLAIENT...

SF MYSTERE

Fleuve Noir

18511

DL-29 04 1998

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1998, Éditions Fleuve Noir
ISBN : 2-265-05598-0



PROLOGUE

Restaient exactement soixante-treize francs cinquante pour acheter un paquet de cigarettes, pour inviter Claudine à dîner et payer les treize cents et quelques francs de loyer. Son directeur de thèse, — la fameuse thèse sur *Les cris amoureux chez les mammifères prédateurs supérieurs* — attendait les dernières pages de la bibliographie, mais il aurait fallu aller fouiller dans les Archives du Muséum d'histoire naturelle.

Il pleuvait sur Paris en octobre. Il était trois heures de l'après-midi, le couscous du restau-U ne passait pas et il était raisonnable de prévoir qu'en vérité, il ne passerait jamais. Il décida de commander un demi.

Pour enfin pouvoir roter efficacement. Le « Cluny » était vide ou à peu près et le garçon opéra encore une grave soustraction sur ses modestes deniers. Nathan prit une puissante décision stratégique : il allait prendre les six cents francs restant sur son pauvre compte en banque d'orphelin et offrir à Claudine un dîner décent dans un endroit qu'elle aimerait.

— *Tomorrow is another day*, dit-il tout haut.

La vieille dame riche tout à son thé, à la table en face, le regarda bizarrement et advint le type qui vendait *le Monde*.

Il acheta le journal et se mit à lire un article sur la Yougoslavie. A quatre heures, il en eut assez de la dame au thé, du journal et du reste. Le séminaire de Pierre Legendre sur la filiation avait lieu à cinq heures, ce mardi, mais il n'irait pas.

Il se retrouva dehors, dans la circulation humide et froide du boulevard Saint-Michel, entra dans sa banque, prit son argent et se retrouva de nouveau dehors, franchement désœuvré. Où, au juste, menaient donc les études de psychologie ? Sans doute nulle part, se disait-il, en proie à une sérieuse crise de délectation morbide.

Lorsqu'il se mit au travail pour monter à pied au septième étage de l'immeuble de la rue Saint-Jacques, il s'aperçut qu'il en avait définitivement et sans retour assez de Paris, du parisianisme forcené de tous. Vers le quatrième, sa décision était prise : rentrer à Bonningues-lès-Ardres (Pas-de-Calais), chez la tante Léontine. Dans ce gris et bleu pâle du Nord, il parviendrait forcément à monnayer son DEA de psycho à Boulogne, Calais ou Saint-Omer pour profiler des marins-pêcheurs ou deviner le meilleur gibier pour des emplois précaires. Au cinquième étage, il se souvint que, la dernière fois qu'Alain était venu, il avait oublié de remporter la bouteille d'aquavit qu'il avait apportée, demeurée dans le comparti-

ment à glaçons du microscopique réfrigérateur. Au sixième, il était sûr qu'elle était pleine aux trois quarts.

Au septième, dans le couloir sombre, pisseux et sale, aux murs jamais repeints et à l'odeur indéfinissable, son envie de retourner « là-haut » était accompagnée d'un goût prononcé pour le suicide. La tante Léontine était probablement fort chiante et n'aimait certes pas que Nathan fumât ailleurs qu'au salon, mais elle cuisinait génialement. La tante Léontine avait de salopes vieilles amies qui radotaient au sujet de n'importe quoi en mangeant des gâteaux dans le petit salon, mais elle prêtait volontiers sa Rover. La tante Léontine avait une immense villa avec un superbe parc, mais Bonningues-lès-Ardres était à mourir d'ennui au sein de la pluie, d'usines ruinées et de dépotoirs divers. La tante Léontine...

— Et puis, merde. Je rentre demain.

Il avait l'habitude : TGV 7115 gare du Nord, départ 12 h 36, Hazebrouck 14 h 18 et Saint-Omer 14 h 53.

En plus, la tante Léontine serait ravie de le revoir et il l'entendait déjà :

— Nathan, mais que tu as raison de chercher du travail par ici. La chose est certaine. Tu dois commencer par aller voir Césaire à la Direction des affaires sociales à la préfecture. Il y est extrêmement bien placé et il ne demandera pas mieux que de rendre service au fils de Jean.

Qu'est-ce qui était le plus à vomir ?

Puis, après avoir ouvert la porte :

— Pfouhh ! Mais qu'est-ce que ça sent le fauve, ici !

Il regarda le lit défait aux draps gris avec haine. Mais il ne se sentait pas le courage de redescendre les sept étages, d'aller faire le poireau dans une laverie et de remonter les sept étages. Julienne, la bonne de tante Léontine, faisait des lits parfaits aux draps discrètement parfumés et montait le petit déjeuner avec les croissants tièdes et la confiture de mûres vers neuf heures.

Il aéra, regarda d'un œil écoeuré *Studies on induction of stress by animals*, ouvert à la page où le type de l'Institut de pharmacologie du Texas parlait de ses ignobles expériences électriques sur le cerveau de gorilles en rut, — rit assez stupidement.

Il fut enfin sept heures du soir, l'heure de descendre rejoindre Claudine dans l'éternel café de la place de la Sorbonne. Claudine était une furieuse bourgeoise de Passy qui faisait de la psychologie en vue de devenir directrice du personnel dans la boîte de fabrication de peintures où son père avait un gros portefeuille d'actions. Elle était gourmande, cynique, méprisante, avide de fric. Le nez était un peu trop long peut-être et, au moins, elle ne cachait pas ses buts dans la vie : réussir.

— Réussir quoi ? avait demandé Nathan.

C'était sur la base de cette simple remarque sarcastique que le début d'une relation amoureuse s'était noué.

— Tu es tendre, disait Claudine. Bien trop

tendre. Mais j'aime bien. De temps en temps. Le reste du temps, je préfère fonctionner avec les loups. En fin de compte, ils sont sans doute plus rassurants.

C'était au mois de juin. Ils allaient se promener vers le Pont-Neuf, ou bien sur les quais.

— Ce sont là des promenades d'amoureux que je jugerais grotesques, mais je ne sais pas pourquoi : avec toi, c'est agréable.

Nathan fut au rez-de-chaussée. La concierge — c'était un immeuble où on trouvait encore cette denrée — sortit de la loge qui puait l'urine de chat.

Trop tard pour fuir les réclamations au sujet du loyer en retard !

— Monsieur Waastresseles ? Il y a un courrier en recommandé pour vous.

Elle était maigre et triste. Sûrement pas méchante. Minée par des tas de déchéances. Comme dans les romans de Simenon, son mari était gardien de la paix.

— Je n'ai pas pu le prendre, hein ?

— J'irai à la poste demain.

— Le loyer, vous y pensez ?

— Je dois téléphoner à ma tante pour qu'elle m'avance les fonds, mentit honteusement Nathan, bien décidé par ailleurs à déguerpir promptement, dès le lendemain matin.

Claudine était déjà installée à « L'Escholier » et buvait du thé au lait. Elle portait un splendide tailleur-pantalon en cuir fauve et attirait tous les regards avec ses cheveux noirs brillants, ses bijoux en platine et son air ennuyé. Elle lisait le

dernier numéro de la *Tribune Desfossés* et elle avait ses ongles peints de rose pâle. Les yeux noirs scrutèrent Nathan lorsqu'il s'assit à côté d'elle et la bouche du même rose pâle sourit. Nathan avait adoré se sauter (comme il disait) cette fille trop apprêtée. Soudainement, il la haït profondément et se releva.

— Eh ? Où vas-tu, Nathan ?

Il ne répondit même pas ; il était déjà dehors : qu'elle aille fonctionner avec les loups, comme elle disait.

Il s'en fut dîner dans un restaurant grec de la rue de la Harpe, se retrouva à côté d'une paumée dans son genre, une blonde aux yeux légers qui avait peur du sida, mais qui lui dit qu'elle avait envie de baiser avec un type comme lui au moment du baklava dont elle paraissait gourmande.

— Je ne supporte pas les préservatifs, ricana Nathan. Je suis allergique au caoutchouc. Mon pénis surtout, du fait de ses proportions considérables.

Elle sembla déçue, ne voyant pas le ricanement sur la bouche de Nathan Waastresseles. Celui-ci alla payer son addition. Il était temps d'aller rejoindre les draps infects et la demi-bouteille d'aquavit. Ce serait la conclusion infâme d'une journée infecte. Et ce le fut. Vers une heure du matin, Nathan vomissait dans l'évier microscopique un mélange de glaires, de vin résiné, de chiche-kebab et de la fin de la bouteille d'aquavit.

Ensuite, il tomba dans un tourbillon de

néant, sut qu'il criait pas mal, entendit encore le voisin qui tirait la chasse d'eau monstrueuse des cabinets collectifs, juste contre son oreille, estima qu'il avait un besoin urgent d'un ours en peluche et, enfin, sombra.

...the first of the great ...

...the second of the great ...

...the third of the great ...

...the fourth of the great ...

...the fifth of the great ...

CHAPITRE PREMIER

Comment le nier ? Ça faisait un bon moment que j'accumulais les bêtises de toute nature, mais c'était ma nature même qu'il eût fallu envoyer chier. Le goût de vomi se mêlait dans mon nez à l'odeur des draps dégueulasses et il était dix heures. Soif effroyable et, miracle, un résidu d'eau minérale dans un fond de bouteille. N'avais pas à écluser toutes les eaux de la Ville qui flotte, mais ne sombre pas ; sauf qu'elle finira par se noyer dans ses propres égoûts, catacombes, tunnels de métro. Oui. Foutre le camp de cette abomination au plus vite et à l'instant. Urgentissime.

Je renonçai même à me laver, enfilai mes fringues de la veille (qui étaient celles de l'avant-avant-veille, en vérité) et me retrouvai dans la rue. Il y avait une boulangerie où il y avait d'excellents pains au chocolat. J'en dévorai deux, dégoulinants de beurre, pris trois cafés et deux quarts Vittel glacés. Le garçon, qui me connaissait, me donna de l'aspirine en riant. Je descendis la rue Malebranche sous un soleil droit

et clair. Descendre la rue Soufflot et prendre le premier 38 qui passerait pour me retrouver gare de l'Est.

J'irais ensuite à pied, en regardant le manège des jolies filles. J'allumai une cigarette et, en prenant le paquet, ma main toucha le papelard pour la lettre recommandée. Je faillis vraiment ne pas aller au bureau de poste qui était à deux cents mètres ou peut-être même pas. En général, une lettre recommandée, ça ne peut signaler que des emmerdements. Probablement mon abruti de banquier qui avait refusé ce chèque de quatre cents francs que je croyais malin d'avoir largués pour le pull à la con de cette pauvre Claudine encollée dans sa parisianite.

Je traversai quand même la rue Soufflot, fis trente mètres dans la rue Saint-Jacques, revenant malgré tout sur mes pas. Je me dis que, s'il fallait faire la queue au guichet des recommandés, je ferais demi-tour et merde à l'expéditeur !

Il n'y avait personne. On me remit une lettre à l'en-tête de l'étude de M^{ES} Roncelot-Marcetti-Savenage. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'huis-siers. Et puis, non, c'était une étude de notaire. Je n'ouvris pas tout de suite cette lettre qui m'était incontestablement adressée. Il n'était qu'un peu plus de onze heures. Je tournais la lettre dans mes mains et, sans penser ni sans l'ouvrir, je me retrouvai place de la Sorbonne. Je m'assis à la terrasse de « L'Escholier », d'où j'avais fui Claudine la veille, commandai un nouveau café à côté de deux Allemandes amoureuses de la Sorbonne en général et de l'amphithéâtre Richelieu en par-

ticulier. L'une des deux avait un nez improbable mais un corps certainement superbe.

Je finis par ouvrir cette lettre postée à Quimper. Quoi d'étonnant, puisqu'il s'agissait de notaires quimpérois ?.. Et je lus, vraiment sidéré :

Cher monsieur,

La lecture du testament de M. Bernard Waastresseles qui vous nomme un de ses légataires aura lieu en notre étude ce 30 juin 199 à 11 heures. Si vous estimez ne pouvoir vous déplacer à cette date, et en fonction de la demande des autres héritiers, veuillez avoir l'obligeance de nous le faire connaître.*

Tout à votre service,

Henri Roncelot

Et cette incroyable bafouille était datée de l'avant-veille, mercredi 17 juin. Je faillis me pincer ou bien demander au teutonique beau corps de me persuader de mon existence. Le problème était que je ne connaissais aucun Bernard Waastresseles. Strictement aucun.

Je me brûlai en buvant mon café, me calmai en me disant que j'avais dix jours pour penser et que ce Bernard-là, la tante Léontine le connaissait évidemment. Je pris le 38 avec mon énigme dans la tête. Et puis, tout haut :

— Y a-t-il beaucoup de fric à aspirer ?

Une jolie fille plantée à l'arrêt du bus à mon côté me sourit, dit :

— Tout le monde en est là.

— En est là quoi ?

— A aspirer du fric. Ou à essayer de se transformer en aspirateur à billets.

— Oh, oui, oui ! Bien sûr.

Elle avait des yeux épatants et une bouche goulue. Je lui fis la cour jusqu'à Réaumur, mais elle descendit. Il me sembla qu'elle paraissait regretter. A la gare de l'Est, j'allai à pied jusqu'à celle du Nord, en regardant les gens et en flânant. Ce matin, dans son soleil frais, Paris me semblait un peu moins insupportable qu'usuellement. Un restaurant proposait du roast-beef-purée à quarante-cinq francs. Pourquoi pas ? J'entrai, il était onze heures et demie, on me servit volontiers et la soubrette riait tout le temps.

Ensuite, dans le TGV, je m'endormis. Mais entre Hazebrouck et Saint-Omer, je trouvai que c'était interminable et paisiblement chiant : presque trois quarts d'heure pour faire un peu plus de vingt kilomètres au milieu d'un paysage de batailles qui, jamais, ne serait un tant soit peu riant. Juste avant la gare de Renescure, des gouttes de pluie vinrent rayer la vitre sale.

A Saint-Omer, ça y était, c'était la rincée. J'effectuai près de trois kilomètres à pied pour réussir à faire du stop, au-delà de Saint-Martin-au-Laert, dans la direction de Calais. Un type hilare dans une vieille 305 me laissa à Nordausques et je vis bien, ensuite, que les cinq bornes jusqu'à Bonningues, sur la microscopique départementale 217, il me restait à les couvrir à pied sous de subites giclées de pluie glacée. Il était presque cinq heures lorsque je pus être sou-

misère : je le voyais bien, ma vie dépendait d'un cimetière.

Je me levai, dis à Kati-kati qu'on allait voir dans le bateau si on pouvait trouver de quoi se nourrir et boire. Puis, le soleil et le ciel devinrent tout blancs et le néant m'accueillit.

*
**

L'endroit était dans la pénombre et j'étais dans un lit confortable et blanc. Mes mains étaient bandées et des aiguilles de perfusion étaient plantées dans mes deux bras. A ma gauche, un peu de lumière venait d'un hublot. J'étais donc sur un navire. D'ailleurs, maintenant, j'avais effectivement le sentiment qu'on avançait.

Je me sentais extrêmement faible, pendant que des images de toutes sortes me revenaient en vrac.

— L'île, dis-je tout haut. Nom de Dieu ! L'île !

Et une porte s'ouvrit : il s'agissait d'un Noir immense, portant des lunettes cerclées d'or et un sourire non moins immense.

— Ah ! Vous voilà réveillé, fit-il en un américain texan pur jus.

— Je suis où ?

— Ah oui ! Bien sûr. Sur le porte-avions *Coral Sea*. A peu près à trois jours de Pearl Harbor. L'amiral a l'air pressé de rentrer : il paraît que c'est une métisse vraiment sensationnelle, vous savez ? Ouais, bon. La question n'est pas là. Tout le monde se demande vraiment ce que vous

fabriquez sur cette putain d'île lors de l'éruption de ce putain de volcan.

— Un héritage, docteur, c'était un héritage.

— Un quoi ? Il secoua la tête, dit : « C'est quoi encore comme putain d'histoire de dingues ? Parce que, ça va bien, il y a trois jours, comme le *Coral Sea* n'était pas bien loin, on nous a demandé d'aller voir un peu si cette éruption était importante, menaçante, etc. Des types de la météo sont allés voir en hélico et ce qu'ils ont vu, c'est vous. Vous et ce chien. »

— Mon chien ! Ils ont pu le ramener ?

— Ben... Évidemment. Il est au mess des sous-officiers. C'est vraiment une brave bête.

— Ça, c'est sûr. Vous pouvez lui demander de venir ? Il faut que je lui parle.

Ce brave docteur (« Dr S. Perkins » était-il écrit sur sa poitrine) me regarda comme si j'étais complètement fou, dit :

— Lui *demandez* de venir, pour que vous lui *parliez* ?

— Non, non, bien sûr, excusez-moi, je dis n'importe quoi.

— Ça, sûrement. Notez qu'il y a certainement de quoi. Vous revenez de sacrément loin, vous savez ? Vous êtes quand même resté près de quarante-huit heures dans les patates. Une sacrée déshydratation que vous vous êtes payée, mon vieux.

Il retourna à la porte, l'ouvrit, brailla : Ernie, viens lui enlever ses tuyaux et apporte un repas.

— *All right, Sir.*

Ensuite, les choses se sont passées plutôt

banalement : j'ai mangé du poulet frit, j'ai pu me lever, marcher doucement en compagnie d'Ernie, un grand infirmier roux et toujours hilare.

Je n'ai pas été reçu par l'amiral et n'ai pu voir grand-chose du *Coral Sea*. Quarante-huit heures à poireauter et sans pouvoir voir Kati-kati, ni lui parler. J'étais en état de semi-léthargie et on soignait surtout mes mains avec une pommade jaune à l'odeur infecte, pommade au demeurant très efficace. Sinon, je somnolais, dormais, faisais des cauchemars. Des cauchemars effrayants.

Mais personne ne jugea expédient de m'interroger tant soit peu sérieusement sur les raisons de ma présence à Satowe-Atoll lors d'une éclipse de soleil et d'une éruption volcanique. C'était aussi bien, vu que, finalement, je n'aurais guère su répondre. Du reste, qu'avais-je à dire à quiconque et tout le monde ne se moquait-il pas de ce qui avait pu arriver ?

Un lundi après-midi, je me retrouvai donc à attendre un taxi au terminal 2 de Roissy. La France était sous une pluie fine et je ne savais plus du tout où j'étais. Kati-kati avait dû faire le voyage avec d'autres animaux et elle paraissait avoir peu apprécié leur compagnie. Moi, j'avais bien du mal à retrouver mes esprits, le décalage horaire ayant achevé ma confusionnisme cérébrale. Quant au reste...

Il était onze heures du matin, le 17 Juillet, lorsque Kati-kati et moi nous retrouvâmes au guichet de la petite banque des Champs-Élysées qui, à Paris, représentait la *First Banking Corp.*

Une jeune femme extrêmement jolie eut un

regard réprobateur en voyant Kati-kati sauter pour s'installer dans un fauteuil de cuir vert et se mettre à l'observer. Elle dit :

— Elle a l'air drôlement intelligente, votre chienne.

Si elle avait su !

— Elle l'est, elle l'est, me contentai-je d'assurer, étouffé par mon rire intérieur.

Kati-kati me regarda et ses yeux riaient. La jeune femme extrêmement jolie ne vit ou bien ne comprit pas ce regard. Comment, d'ailleurs, aurait-elle pu comprendre quoi que ce soit ?

Elle m'écouta, prit un air surpris, tapota sur des claviers un bon moment, téléphona et fut tout sourire.

Vers midi, elle disait, au bout d'une longue conversation en anglais :

— Très bien, monsieur Waastresseles. Vous disposez de \$ 591 327 à la *First* de Saïpan. Vous pouvez retirer ici ce que vous voulez en francs français. Elle eut un sourire hésitant et ajouta : Tout, même si vous voulez bien attendre quarante-huit heures.

— Non, non. Le mieux serait peut-être que j'ouvre directement un compte chez vous ?

Je ne voyais pas du tout comment j'aurais pu lui faire un plus grand plaisir.

— Vraiment ? Ah ! Mais c'est une excellente idée, cela.

Elle regardait mon passeport à demi délavé, plié et écorné, posé sous son nez. Elle aurait visiblement bien voulu savoir qui était cet énergumène pas rasé, avec ses bottes défoncées, ses

cheveux trop longs et sa barbe mal taillée, mais elle était une fondée de pouvoir jeune et pleine d'allant d'une banque discrète qui (à mon avis) devait s'y connaître fameusement en paradis fiscaux et elle se gardait donc bien d'être trop curieuse, cette petite.

— Un instant, je vais chercher les documents nécessaires.

A midi et demi, tout était réglé et je l'invitai à déjeuner où elle voudrait bien.

Elle me détailla. Je devais puer à dix mètres après ce voyage en avion canant. Elle était désolée, mais elle était déjà retenue.

Je ressortis sur les Champs, avec du fric plein les poches, d'in vraisemblables souvenirs, mon vieux colonel insensé dans la mémoire et le reste. *Tout le reste.*

La circulation et le bruit nous tournaient la tête à Kati-kati et moi. Kati-kati « dit » :

— *Wooulgh dziiz noouize aïgwwavve meou éé Hhaidswicwvcg, Naahdan.*

— *All this noise gave you a headache*¹, proposai-je.

— *Yeabb, aff, aff.*

Vraiment, je trouvais qu'en anglais-chien et prononciation de canidé, je m'en tirais plutôt pas mal. Mais je me demandais vraiment comment, dans une pharmacie des Champs-Élysées, j'allais bien pouvoir m'y prendre pour demander de l'aspirine pour une chienne qui *disait* avoir mal à la tête...

1. Tout ce bruit t'a donné mal à la tête.

Je me dis que cela devait se calculer approximativement par rapport au poids et demandai, dans une pharmacie où on regarda Kati-kati de façon peu amène, de la Catalgine pour enfants.

Ensuite, au restaurant « Chiberta », je proposai à Kati-kati du ris de veau braisé au cidre. On m'y prit pour un fou complet, un original dément parlant avec son chien à ses pieds, chien qui aboyait très doucement de singulière façon.

Ça, pour être singulier, c'était singulier.

Ensuite encore, j'eus mille difficultés pour louer une voiture : on hésitait à laisser entre les mains du clochard que j'étais une luxueuse BMW et je dus répandre pas mal de billets de cinq cents francs pour obtenir ce que je voulais. Lorsque je sortis de ce garage, il était plus de cinq heures du soir, Kati-kati était installée à ma droite sur le siège en cuir du passager, mais regardait par la lunette arrière. Lorsque nous fûmes sur les périphériques qui la terrorisèrent beaucoup, elle dit qu'une voiture nous suivait. Je ne tins aucun compte de ce qu'elle disait, pendant qu'on se trouvait bloqués Porte de Clichy.

Après la sortie vers Chantilly, Kati-kati, qui n'était certes pas habituée aux choses des grandes villes, rêva de nouveau que nous étions « suivis ». Comment une chienne — parlante, certes — en provenance du fin fond du Pacifique, éduquée à la parole humaine par un colonel fou et centenaire de l'ancienne armée impériale japonaise, aurait-elle pu déceler un suiveur dans la circulation autour d'une capitale de la fin du xx^e

d'un des sept pays les plus riches du monde et bla-bla et ragnagna...

Un peu avant Béthune, il était plus de sept heures du soir, il pleuvait un peu, il devait y avoir un accident sur l'autoroute A 26 vers Calais et je me vomissais de ne pas savoir quoi faire d'autre que de retourner à Bonningues-lès-Ardres me faire tout petit chez tante Léontine.

Sur la voie de secours passèrent deux ambulances, un break Peugeot de la gendarmerie et deux voitures de pompiers. Circulation parfaitement bloquée. Satowe-Atoll. Nom de Dieu ! Et cette chienne gordon-setter qui me traînait après et trimbalait avec son pelage une tonne de souvenirs effrayants et bizarres. Qu'allais-je en faire ? Et que dirait tante Léontine ? Je me haïssais de me poser des questions aussi régressives. Le tas de bagnoles se mit à avancer un petit peu.

— *Whoooauut 'rre wouee wouédindgg vour ?*

« *What are we waiting for ?* » demandait Kati-kati.

Je ne répondis pas. Je n'en savais rien, moi, de ce que nous attendions ou bien je n'avais pas envie de me lancer dans des explications. Oui. Ce devait plutôt être cela.

Satowe-Atoll. Nom de Dieu ! (Mais cela, je me l'étais déjà répété trente fois.)

Tante Léontine. Putain.

Le troupeau de bagnoles se remit à rouler à trente à l'heure et advint la sortie vers Béthune.

Que je pris. J'allais dîner et coucher à Béthune, lieu triste et malheureux s'il en est.

Mais après tout, j'avais peut-être bien une envie viscérale de lieux tristes et malheureux, car il y a là-dedans, me disais-je, une espèce de douceur. Ça ne voulait rien dire, tout ça.

*
**

— Monsieur Nathan Waastresseles ?

Je me demandais vraiment quelle heure il pouvait bien être, émergeant d'un sommeil noir dans ma chambre de *l'hôtel du Beffroy*. Et qui donc pouvait bien savoir que j'étais installé dans la chambre 5 avec la chienne Kati-kati ?

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

Juste un petit silence.

— Ne vous inquiétez pas.

Pourquoi est-ce que cette voix me rappelait vaguissimement quelque chose ?

— Je suis au *Moulin de Mombreux* à Lumbres. Vous voyez où c'est ?

— Non. Ah si ! Vers Saint-Omer. Non ?

— Venez pour déjeuner. Avec Kati-kati, bien sûr.

— Bien sûr, répondis-je aussi endormi que mécanique. Bien sûr.

— Je suis bien content que vous ayez choisi de vous arrêter à Béthune. Cela m'aurait ennuyé de devoir aller chez votre tante, vous comprenez ?

— Non, répondis-je. Non, je n'y comprends rien du tout.

— Ne vous inquiétez pas.

— Vous l'avez déjà dit.

Et puis, on avait déjà raccroché.

J'en fis autant. La voix de qui donc était-ce ?

Quant à Kati-kati, elle ne comprenait rien.

Il était plus de dix heures du matin. Il pleuvait sur Béthune. Par la fenêtre, les choses luisaient d'une molle tristesse vague.

Je me fis monter un petit déjeuner sérieux et Kati-kati lapa du chocolat au lait, pendant que je me faisais la réflexion que, pour un chien qui parle, il devait être extrêmement désagréable de ne pas avoir de mains comme les animaux parlants que nous sommes, nous autres les humains, et d'une manière générale de demeurer, quant au reste, dans la condition canine.

Ensuite, je flemmardai en lisant *Le Figaro* et en me demandant si j'annonçais tout de même mon retour à tante Léontine. Curieusement, les souvenirs — plutôt horribles — de ce qui s'était passé à Satowe-Atoll se diluaient. Ils n'étaient pas encore imperceptibles, mais cela viendrait très vite, je le sentais.

Du reste, s'il n'y avait pas eu Kati-kati, témoin unique de cette singulière affaire (avec moi, bien entendu), et sa présence constante (et bien embarrassante, au fond), j'aurais certainement réussi à oublier tout cela encore plus rapidement et me serais mis derechef à penser à mon avenir : avec tous les dollars de mon héritage, je pouvais m'acheter à Paris un appartement qui ne soit pas le trou infect de la chambre de bonne de la rue Saint-Jacques et terminer ma thèse sur la psychophysiologie animale. Mais au juste, cela rimerait à quoi, si je ne pouvais pas dire la vérité ; qu'on

pouvait apprendre à parler à des chiens, et que ceux-ci en venaient même à sourire ?

Or, ainsi que me l'avait fait remarquer le vieux colonel, il fallait impérativement que cela demeurât secret.

— Au fait, m'exclamai-je tout haut, les cahiers d'Atojo, là où il avait tout consigné au sujet de l'apprentissage des chiens ? Où sont-ils donc ? Restés sur l'île, évidemment ; ou bien disparus.

Non, il semblait bien que la seule preuve matérielle de cette possibilité de faire parler des chiens, ce fût Kati-kati et rien d'autre.

Puis, je me pris à rêver de façon franchement mégalo-maniaque et totalement folle : acheter ou faire construire un chenil *ad hoc*, essayer de savoir par Kati-kati comment on lui avait appris à parler et réussir à en faire parler d'autres ; être le maître de chiens *parlants* qui m'obéiraient...

Il fut onze heures et demie. Il était temps d'aller à ce curieux rendez-vous avec un homme dont la voix, pourtant, à ce que j'estimais, jamais entendue auparavant, ne m'était pas inconnue.

Je roulai sans précipitation, laissant s'égrener le temps et aller les choses, me sentant aussi mou et incertain que le paysage mou et incertain dans sa pluie épaisse.

Je passai Saint-Omer en lambinant toujours. Maintenant, je me demandais si j'avais vraiment envie d'aller à ce rendez-vous. J'en ressentais une sorte de bizarre malaise qui allait en s'accroissant avec les kilomètres.

L'hypothèse était si extravagante et en même

temps, au fond, si plausible que j'en venais à me demander si je ne devais pas filer directement chez tante Léontine, pour y pratiquer un « cocooning » furieux.

Car enfin, *qui ça pouvait-il être d'autre* que mon oncle Bernard, quoique mort et enterré dans je ne savais plus quel trou du nord de la Bretagne ?

— Si tu veux savoir pourquoi et comment il a fait ça, dit une partie de mon cerveau, le mieux est encore de le lui demander. Du reste, tu n'es même pas sûr que ce soit lui. C'est trop fou pour être possible.

— Bonne raison pour fuir, répondit la partie peureuse de mon esprit.

J'avais faim.

— Autant déjeuner à Lumbres, tranchai-je hypocritement.

CHAPITRE XI

— Nathan, très cher Nathan !

Il ne paraissait guère capable de dire autre chose et paraissait ennuyé derrière son large sourire, son teint hâlé, ses soixante-dix ans et quelques et ses cheveux blancs incroyablement épais. Yeux bleus qui essayaient d'avoir l'air doux et n'y parvenaient pas du tout.

— Expliquez-moi, mon oncle, demandai-je.

Car, bien entendu, c'était lui.

La salle était à peu près déserte et nous mangions leur sensationnel bœuf à la ficelle. Bernard Waastresseles ressemblait à faire peur à mon père, tel que j'avais pu le voir sur des photographies et, en apercevant son cousin éloigné, j'avais tout de suite compris.

— Ou bien je m'arrangeais pour qu'ils soient tous détruits, ou bien leurs projets épouvantables voyaient le jour. Nataguma était un monstre, Nathan.

— Merci, fis-je d'un ton un peu glacé, j'avais remarqué.

— Évidemment, évidemment.

Ce qu'il paraissait empêtré...

— Il fallait profiter de cette éclipse, comprends-tu ? Qu'ils soient tous réunis et qu'Atojo passe enfin à l'acte. Il n'y avait que lui à pouvoir le faire.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant ?

— Il m'a promis cent fois, mais il ne s'est jamais trouvé que tous les membres les plus importants de la secte soient réunis sur l'île.

Il versa le bordeaux. Je dis :

— Qui y a-t-il à votre place dans ce cimetière ?

— Ah... Un... un clochard.

Je commençais à devenir glacé à l'intérieur ; vraiment très glacé du côté du plexus et grosse envie de vomir sur côté du côlon. Assise à côté de moi, Kati-kati écoutait notre anglais sans mot dire.

— Un clochard récupéré en Siam.

— En quoi ?

Il eut un pauvre sourire, précisa :

— Rue de Siam, à Brest.

— Ah !!

C'était d'un long et d'un pénible...

— Je ne l'ai pas récupéré pour ça, Nathan. C'est compliqué. Les choses se sont ainsi trouvées.

— *Woouyoou 'aarle woulwaïzz woughbleen oua ou laouayel, mouasdell, fit Kati-kati. « You're always been a liar, Mister¹. »*

Il semblait de plus en plus ennuyé, dit :

1. « Vous avez toujours été un menteur, monsieur. »

— Tu comprends vite ce qu'elle raconte. Mais c'est vrai que tu t'y connais en psychologie animale.

Je ne lui dis pas que cela n'avait rien à faire avec la psychologie animale, que la simple existence de Kati-kati réfutait à l'instant le contenu complet de cette discipline.

— Et mon rôle, là-dedans ? demandai-je d'un ton inévitablement sec.

— Je me suis longtemps demandé si tu irais sur l'île. Ton rôle était... Écoute, Nathan, est-il indispensable que tu saches cela ?

C'était confondant mais assuré : ce type-là était un sale type qui m'avait utilisé, et je commençais trop à voir en quoi.

— Oui. C'est indispensable.

— Bien. Après tout... Le colonel Atojo était homosexuel et aimait beaucoup les jeunes gens. Beau gosse comme tu es, Nathan, j'étais sûr qu'il ferait n'importe quoi pour tes beaux yeux.

Je dois être con : l'envie de vomir me venait, irrépressible.

— C'est possible, mais cela ne suffit pas comme explication, mon oncle.

— Eh bien ! Il faudra t'en contenter. J'ai fait énormément pour toi et tu es assis sur un paquet de fric suffisant pour terminer tes études. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Je crois qu'en fin de compte je préfère ma piaule de la rue Saint-Jacques. Je crois que je t'ai servi pour que ce colonel épouvantable tue en effet tous les membres importants de la secte, *sauf toi*. Tu vas la reprendre en main, après leur

avoir échappé grâce à un faux suicide ? C'est cela ?

Il siffla. Il montrait son vrai visage, dit :

— Tu es très intelligent, mon petit Nathan. Vraiment *très* intelligent. (Puis, il me fixa et esquissa un sourire au cynisme parfait.) Tu m'as beaucoup aidé en fait, et puis, tu as été fort bien payé. Non ?

Mes mains serraient la table. Je demandai, d'une voix très pâle :

— Vous allez continuer les trucs, là... les sacrifices ?

— Mon cher Nathan, il en va ainsi de toutes les religions. Il y a les vains croyants et puis les Initiés. Je fais partie de ceux-là, comprends-tu ? Et, pour nous, c'est une évidence et une nécessité du culte du Soleil Couchant.

— Et il appartient à l'Initié que tu es de faire assassiner les autres « Initiés » ? Et pourquoi ne l'as-tu pas fait toi-même, mon oncle ?

— Mais enfin ! Tu n'as donc rien compris ? Atajo était le *fondateur* de la secte de l'Avènement du Soleil Noir. Il considérait seulement que Natagama et les autres n'étaient que des hérétiques. Tu prends un dessert ? Atojo n'a jamais admis la défaite du Japon. N'est-ce pas tout ce qu'il y a de clair ?

— Oui, oui. Bien sûr. C'est tout ce qu'il y a de clair.

Maintenant, il me fallait fuir cet homme absolument terrifiant, parfaitement calme.

— Je ne veux pas de dessert, merci, mon oncle, dis-je en me levant soudain. Et, en effet, je

n'ai jamais entendu ce que vous venez de me dire.

— Va, Nathan, va. Et fais fructifier les quelques dollars que je t'ai donnés.

Il me prenait pour un imbécile complet, aucun doute.

— J'aurais aimé, dit-il encore, faire beaucoup plus pour toi, mais on dirait bien que tu n'en veux rien savoir.

— Tu viens, Kati-kati ? demandai-je.

— Non. Kati-kati reste avec moi.

— Mais... ?

Et alors, mon oncle regarda Kati-kati d'un regard vraiment terrifiant et dit :

— *You stay with me, number fourty-one. And you'll be punished because you must not say that the king of the Darkness is a liar*¹.

Cette fois-ci, la folie me paraissait être à son extrémité, parce que Kati-kati prit un air désolé pour me regarder et « dit » :

— *Wouah-yeb, Whiiz Méjasdyy wough alle whévve ddooo boui wbounaizzd.*

Plus qu'à traduire dans ma tête : « Oui, Votre Majesté, et je dois être punie. »

Kati-kati tremblait de peur et de soumission. Elle me regardait en pleurant et je ne pouvais rien faire.

Je me retrouvai dans la BMW et roulai comme mécaniquement jusque chez la tante Léontine.

1. « Vous restez avec moi, numéro quarante et un. Et vous serez punie parce que vous n'avez pas le droit de dire que le roi du Sombre est un menteur. »

Au fond, Kati-kati était la seule chose *bonne* qui, dans toute cette histoire effrayante, me fût advenue. Et j'avais dû l'abandonner à cet homme terrible. Je comprenais maintenant pourquoi ma famille avait tellement préféré l'ignorer. Tous avaient dû plus ou moins savoir ce qu'il faisait. Que faisait-il au juste, du reste ? Ou bien qu'avait-il fait ? Son pseudo-héritage ne devait représenter qu'une part infime de sa fortune, pour qu'il ait pu le léguer sans difficulté, afin de jouer son mauvais tour. Et dire que moi, j'avais jusqu'alors pensé qu'il avait été assassiné par la secte. Du fait de sa lettre et de ce que m'avait d'ailleurs dit le colonel à ce sujet. Quel crétin je faisais : c'était le contraire et c'était pour pouvoir liquider tous les membres de la secte qu'il avait agi ainsi. Il avait tout calculé, mon oncle, jusqu'à attendre une éclipse de soleil visible à Satowe-Atoll. L'éruption était évidemment la seule chose qu'il n'avait pu intégrer dans ses plans.

Ce n'est que vers quatre heures et demie que je sonnai à la porte de tante Léontine.

*
**

— Mais enfin, Nathan, il faut bien que tu expliques, que tu me racontes, au moins !

Depuis maintenant trois jours, tante Léontine me tannait, alors que moi, ce dont j'avais envie était oublier tout cela, à commencer par le dernier et triste regard de Kati-kati. Mais il était vrai qu'il fallait bien que je satisfisse au moins en

partie la légitime curiosité de ma tante; ne serait-ce que pour qu'elle me fiche la paix. Je lui lâchai donc des morceaux de vérités enfermés dans de solides mensonges, pour que cela finisse par faire un truc bien lisse et bien plat. Autrement dit, j'escamotai les quatre cinquièmes de l'histoire, mais à la fin elle parut satisfaite.

— Je ne vois pas pourquoi tu voulais me cacher cela. Ça n'a vraiment rien d'extraordinaire.

— Non, ma tante. En effet. Sûrement pas. Je n'avais pas envie de parler, voilà tout.

Esquivons, esquivons !

— Et que vas-tu faire, maintenant ? Avec cet argent ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être m'acheter un appartement à Paris et finir mon doctorat.

— Mais ! Tu as horreur de Paris, Nathan !

— Avec de l'argent, ce ne doit pas être la même chose.

— Ah ! Sans doute. Mais tu sais, Nathan, c'est vraiment chez toi ici, tu le sais bien.

Ce genre de conversation parfaitement chiante eut lieu encore deux autres soirs. Au matin du cinquième jour après mon retour à Bonningues, je pris la BMW et allai jusqu'à Dieppe, pour me balader, parfaitement désœuvré. J'y fis ceci et cela, comme d'acheter des livres que je ne lirais sans doute jamais.

Pourquoi étais-je à Dieppe au juste ? Oui, mais pourquoi pas Dieppe ?

A midi et demi, je m'installai à la « Marmite dieppoise » dans l'intention ferme d'en manger

une, en effet. Il y avait beaucoup de monde. J'ouvris *Libération*, mangeai les poissons fameux en buvant du sancerre blanc. C'était un petit article en page 16, en bas :

Un sexagénaire tué par son chien.

La gendarmerie de Saverne (Bas-Rhin) enquête sur l'identité exacte d'un homme tué par sa chienne qui lui a arraché la gorge et détruit entièrement le visage. Arrivé depuis peu dans la localité, l'homme était propriétaire d'une voiture immatriculée en Angleterre et se faisait passer pour un touriste amateur de promenades dans les Vosges, promenades où il était accompagné de sa chienne. Les raisons pour lesquelles la bête s'est jetée sur son maître demeurent indéterminées. Il a été nécessaire d'abattre le chien sur place. Une enquête est diligentée par le Parquet de Strasbourg. »

Je n'ai pas besoin de preuves ou d'autre chose. Kati-kati a tué l'oncle Bernard, et voilà tout. Et on a tué Kati-kati.

— Et voilà tout, répétais-je tout haut. C'est terminé, maintenant.

Mon voisin de table me regarda, dit :

— Excusez-moi, mais qu'est-ce qui est terminé ?

— Une histoire sans sens, répondis-je mécaniquement, vraiment sans sens. Une histoire de chiens qui parlaient et de colonel japonais complètement fou. Et vous êtes ?

— Ah, moi ? Je suis en vacances. Je devais partir faire un stage aux États-Unis et puis, cela n'a pas pu se faire. Alors, je traîne dans la villa